

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15, avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15.

AU RÉDACTEUR DU JOURNAL DES MODES.

D'Avalon, le 1.^{er} thermidor.

Quelques familles de notre ville se sont cotisées depuis longtemps, Monsieur le Rédacteur, pour s'abonner à votre Journal. Nous n'en recevons qu'un Numéro pour nous tous, mais chacun selon ses facultés. Le Journal, quand il arrive donc, va chez Madame ***, qui le fait passer, après l'avoir lu, à sa voisine, laquelle le fait passer..... etc. c'est comme la Genèse. Le soir, il est lu publiquement à la société, pour l'instruction de ceux qui, n'étant pas assez fortunés, ne sont point compris dans l'abonnement, et pour le plaisir des abonnés, dont plusieurs aiment à le relire deux fois. L'article modes est commenté, interprété, expliqué, et le lendemain les jeunes femmes de la ville se mettent exactement comme l'indique votre gravure. Au reste, les femmes n'aiment pas seules votre journal; quelques jeunes gens en font aussi leur profit. J'ai vu même des pères de famille sourire à certains articles où vous aviez la franchise de tourner en ridicule certaines modes qui le méritoient bien. Vous voyez, d'après ce que je vous dis, qu'il n'est pas d'endroit où votre journal soit plus lu qu'à Avalon, quoiqu'il n'y parvienne qu'un seul Numéro, et je ne vous souhaiterois que d'être lu pareillement dans toutes les petites villes de France.

Quoi qu'il en soit, Monsieur le Rédacteur, il faut que je vous fasse part d'un petit fait arrivé dans notre ville, qui vous procurera en même tems l'aveugle confiance que l'on a en vous, et le mal affreux que vous pouvez causer quand, par hasard, vous n'êtes pas exact dans vos récits ou dans vos peintures.

Une assemblée politique tint les chapeaux noirs d'Avalon éloignés de la société des femmes pendant la journée entière du 27 messidor, jour auquel arrivoit votre feuille. Vous savez d'ailleurs que bien souvent quelques indiscrets laissent arriver votre journal et s'emparent de la gravure; cette fois, soit distraction, soit autre cause, ils supprimèrent le journal et laissèrent passer la gravure. La première femme qui reçut le Numéro ainsi mutilé assembla de suite toutes les autres, et, quoique sachant que vous n'en pouviez

mais , on délibéra que , dès que les maris seroient de retour , on vous adresseroit une réclamation en bonne forme. Mais tout en ouvrant la gravure et la trouvant fort jolie , une chose surprit ; ce fut la quenouille et le fuseau que portoit la femme dont le modèle étoit censé avoir été pris parmi une des élégantes de la capitale : cette quenouille causa aussitôt une grande rumeur dans la ville. Comment , se dit-on , les femmes de Paris travaillent ? C'est singulier ! on nous avoit dit qu'elles ne savoient plus que chanter , dessiner , danser et dépenser de l'argent : ah ! qu'il est cruel que la mode ait si mal et si tôt changé ! Qui l'auroit dit , les femmes de Paris avoir du bon sens , être économes , bonnes ménagères ! C'est incroyable !! Cependant , mes bonnes amies , vous le savez , dit l'une des *Avalones* , nous avons juré d'imiter en tout les Parisiennes , de suivre leurs goûts , leurs modes , leurs caprices ; nous avons chanté quand elles chantoient , dansé quand elles dansoient , c'est le *genre* de travailler , travaillons. Allons , répandez-vous de tous côtés , allez chez tous les cénistes , faites faire des quenouilles , des fuseaux , procurez-vous du lin , et que demain aucune de nous ne se présente à la promenade que la quenouille au côté et le fuseau à la main..... Encore un mot : pour ne pas ressembler à nos fermières et à nos cuisinières qui filent , allons en masse trouver le sous-préfet , et engageons-le à défendre aux bonnes femmes de travailler , sauf à elles de s'amuser à chanter et danser , leur cédant tous nos droits sur ces deux occupations , et leur accordant même nos maîtres de danse et de musique , que nous renvoyons dès ce moment. Je ne sais si la démarche vers le sous-préfet eut lieu ; mais dès le lendemain , de retour de leur assemblée , jugez de l'étonnement des hommes , quand ils virent leurs femmes , dont depuis fort long-tems ils ne pouvoient rien faire de bon , quand ils les virent , dis-je , occupées à filer , même à la promenade. La joie étoit au comble des deux côtés. Les maris s'assirent à côté de leurs épouses , pour les féliciter de cet heureux changement , les amans se mirent aux genoux de leurs belles , et pendant qu'elles filoient leur lin , ils filèrent le parfait amour. Tout alloit le mieux du monde ; mais ne voilà-t-il pas que ce soir-là même , il nous arrive une élégante de la capitale. Quand elle entra dans le salon , toutes nos belles qui déjà s'étoient un peu ralenties , relevèrent leur quenouille et filèrent de plus belle. La Parisienne en les voyant , ne put d'abord s'empêcher de rire ; mais un moment après : — Que faites-vous , mes amies , leur dit-elle , quoi , vous travaillez ! si donc , sont-ce là les leçons que la capitale vous donne ? — Mais oui , c'est conformément à la gravure du Journal des Modes qui fait loi à Avalon. — Comment le Journal des Modes auroit dit une hérésie pareille , je n'en crois rien , j'y suis abonnée , il doit être dans mon sac de nuit : Dorival , qu'on aille me le chercher. — Dorival court et le rapporte ; le journal est à l'instant dévoré , et vers la fin on lit cette phrase : *La quenouille est une licence du dessinateur.*

Vous voyez bien, me dit à l'instant la Parisienne, je connois mes compatriotes, et je suis sûre que de long-tems elles ne mettront le travail à la mode. Ainsi donc vous vous êtes trompées, *amende honorable*. Ce mot à l'instant fut compris, toutes les quenouilles furent jettées dans la rue et brisées à mille morceaux; les débris en furent réunis en forme d'autodafé auquel on mit le feu; les fuseaux servirent d'allumettes, et les étoupes de paille. Le travail fut banni et les maîtres d'agrément rappelés. Ainsi à Avalon, on danse et l'on chante plus que jamais. Ah! que les femmes en sont ravies! mais comme les maris en sont mécontents!

Je vous salue, Monsieur le Rédacteur, et ne vous en veux ni plus ni moins.

Un trente-deuxième d'Abonné, RIENAR, Célibataire.

CONVERSATION DE FRASCATI.

Il étoit dix heures. La soirée étoit belle; j'entrai, dans les jardins de Frascati, seul et sans autre intention que de chercher un peu d'air, que je ne trouvois ni dans les rues, ni sur le boulevard. Assis près d'un bosquet, grand comme la main, je prenois modestement une caraffe de groseille, et je promenois mes rêveries et mes regards sur mes robustes voisins, qui se délectoient avec des glaces; sur le service agréable des garçons du café, si lestes, si attentifs et si propres; sur le jardin, dont l'art supérieur à celui de Le Nôtre, a su faire quelque chose de rien; sur la foule des allans et venans, qui passoient assez près de moi pour me renvoyer, avec l'air qu'ils déplaçoient, l'ombre de leurs cheveux et quelques mots de leurs confidences, qu'il ne tenoit qu'à moi de recueillir. Mais je ne suis pas curieux, et je n'avois aucun projet. J'allois donc me retirer aussi peu instruit et même aussi peu rafraîchi que j'étois en entrant, lorsque des ris bruyans et immodérés partis du bosquet auprès duquel j'étois assis, vinrent réveiller mon attention, j'écoutai, et ce que j'entendis me parut fait pour la soutenir. C'étoit deux voix de femmes, dont l'une racontoit à l'autre l'histoire d'un bon tour qu'elle avoit joué à son ami; histoire que je n'entendis pas, mais dont je pouvois néanmoins deviner le dénouement par les réflexions qu'elle fit naître, et les ris qui avoient excité ma curiosité.

— Je viens de le voir au bout de l'allée, il boude; mais il se consolera avec la petite B..... qui a de si jolis yeux et une taille si contrefaite. — Ajoutez qu'elle met du blanc. — Ajoutez qu'elle a plus de trente ans. — Ajoutez qu'elle s'en donne vingt-deux. — Ajoutez qu'elle a eu toute la terre. — Ajoutez qu'elle n'est pas..... Je ne sais jusqu'où ces dames, d'additions en additions, alloient porter cette charitable énumération, lorsqu'elles furent interrompues par un tiers. Ah! c'est vous, Monsieur! voilà plus d'une heure que nous vous attendons. — Et en voilà plus de deux que je vous cherche. Où étiez-vous donc cachées?

— Nous n'avons pas bougé de place. (Ici la conversation se fit à voix basse, et l'une des femmes sortit du bosquet).

L'homme reprit. — Savez-vous que je ne vois plus votre beau-frère depuis qu'il est lancé dans la haute finance ? — Mon beau-frère est un sot, qui aura toujours besoin de vous, et qui a tort de vous négliger. — Je ne dis pas cela, Madame ; mais vous conviendrez que, sans moi, il eût passé un mauvais quart-d'heure en Italie. — Oui, vous m'avez déjà parlé vingt fois de cette affaire. Mais que devient celle des C. C. ? — Elle n'est pas bonne. Depuis le mandat d'arret, ils n'ont pas reparu. Tout est saisi. — Cela n'a pas rompu votre marché ? — Non ; j'avois pris mes sûretés. Mais cette malheureuse guerre me coûte les yeux de la tête. Vous savez que j'avois un débouché sûr pour mes grains. Plus de débouchés aujourd'hui. Mes grains me restent, et pour comble d'infortune, la moisson est superbe. — Vous vous en dédommaginez avec le café. — Oui, le café, vous ne savez donc pas qu'il diminue ? — Si cela continue, je suis ruiné. — Ah ! voilà le docteur, il va nous donner des nouvelles.

Le Docteur. Des nouvelles, Madame, vous savez bien que je ne me mêle pas de politique : donnez-m'en plutôt de votre santé ; dormez-vous, digérez-vous ? il n'y a que cela dans le monde.

La Dame. Je dors et je digère très-bien, docteur ; mais j'ai des lassitudes dans les jambes.

Le Docteur. Il faut marcher, Madame, cela se dissipera.

La Dame. J'ai des chaleurs qui se portent à la tête.

Le Docteur. Des bains, Madame, des bains, et cela se dissipera.

La Dame. Je crois que je maigris. Voyez mes os.

Le Docteur. Un petit air de campagne, Madame, et cela reviendra.

La Dame. Le docteur est charmant ! il a remède à tout ; et ses remèdes sont doux, faciles et aussi coulans que lui. Mais que devenez-vous donc, docteur, on ne vous voit plus ?

Le Docteur. J'arrive de la campagne. J'ai quelques malades au fauxbourg ; je ne suis pas content de vos yeux ; je vous reverrai demain soir. Adieu, belle dame ; Monsieur, je vous salue. (Ce dernier salut s'adressoit au silencieux cavalier.)

— Il est leste le docteur. — Il est charmant, vous dis-je. — Savez-vous qu'il m'a fait autrefois la cour ? — Vous êtes bien faite pour la recevoir. — Qu'il m'adressa un jour des vers ? — A vous, madame ? — Oui, à moi, et quoique je ne sois qu'une ignorante, j'aime les vers, et j'entends tout ce qu'on dit en vers comme en prose.

— Mais, que disoient les vers du docteur ?

— Il me comparoit à Vénus sortant du bain.

— Cela va tout seul ; ensuite ?

— Il me disoit que j'avois la sagesse de Minerve..... Vous riez ?

— J'écoute et j'admire ; ensuite ?

— Il me disoit que ma chevelure étoit plus belle que celle de Clarisse.

— De *Bérénice* ! — De Bérénice ou de Clarisse, cela ne fait rien : dans ce tems-là on portoit ses cheveux , et je les avois fort beaux.

— Je m'en souviens ; ensuite ?

— Que j'offrois un plus beau modèle que celui sur lequel on avoit pris la coupe de je ne sais plus quelle reine d'Amérique.

— De Cléopâtre, reine d'Egypte.

— A la bonne heure.... Je ne me souviens plus à quoi il comparoit mes yeux , ma bouche et ma taille ; mais toutes ses comparaisons étoient délicieuses. A quoi rêvez-vous donc ? vous ne m'écoutez pas.

— Je pensois à nos grains et à notre café.

— Cela est plus essentiel que les vers du Docteur. Vous n'avez pas voulu me croire. Si au lieu d'acheter des bleds et du café, vous eussiez mis vos fonds dans un chantier, vous ne seriez pas dans l'embarras.

— Quelle folie ! — Pas si fou que vous le croyez. Il y aura toujours du blé en France , du sucre à Orléans et du café à Bordeaux plus qu'on n'en consommera : mais tout le monde assure qu'il n'y aura pas toujours de bois à brûler. Le bois doit toujours aller en diminuant de quantité, et en augmentant de prix. Un marché de bois eût été une excellente spéculation....

La conversation prenoit une tournure ordinaire , et je m'en allai en admirant comment les femmes passent rapidement de la critique à l'éloge, des doléances sur leur santé à l'amour des petits vers , et des petits vers aux grandes spéculations de commerce.

(*Observateur Français.*)

Trois volumes d'une *Correspondance de J.-J. Rousseau , avec Mad. la Tour de Franqueville* , viennent de paroître. L'authenticité n'en est pas contestée , c'est tout ce qu'il y a à dire ; l'ouvrage se recommande lui-même. Mad. de Franqueville , mariée par un père sévère à un homme qui n'étoit pas digne d'elle , fut obligée de divorcer , de l'avis même de son père. Dans son isolement , elle se consacra à l'étude ; dès-lors sa sensibilité en devint plus vive ; elle parloit avec autant de charme qu'elle écrivoit ; mais elle voulut toujours rester ignorée. Elle avoit vingt-huit ou trente ans , lorsque la *Nouvelle Héloïse* parut. L'auteur devint pour elle ce que Platon étoit pour ses disciples ; elle se livra sans réserve comme sans danger à un enthousiasme qui remplissoit son cœur. Elle écrivit à Rousseau sous le nom de Julie , de concert avec une de ses amies qui écrivoit sous le nom de Claire. Cette correspondance qui n'étoit peut-être d'abord qu'une plaisanterie , devint tour-à-tour le bonheur et le malheur de toute sa vie. Malgré son dévouement , elle se trouva en butte

aux défiances de Rousseau , à la mémoire duquel elle n'a pas moins donné des larmes , jusqu'à sa mort arrivée en 1788.

Rousseau lui avoit demandé des détails sur sa figure , sa tournure , sa manière de s'habiller ; voici ce qu'elle répondit :

« Avec quelque exactitude que je veuille vous détailler mes traits , il me semble impossible de vous donner une juste idée de leur ensemble. Je n'y saurois que faire , et j'en suis fâchée ; du moins sur ma taille , je ne veux coûter aucuns frais à votre imagination. J'ai , raisonnablement chauscée , quatre pieds neuf pouces et dix lignes de haut , et de l'embonpoint tout ce qu'il faut en avoir. Mon visage qui , grâce à la petite vérole , dont je suis un peu marquée , est la partie la moins blanche de ma personne , ne l'est pourtant pas encore trop mal pour une brune. Son contour est d'un ovale parfait , et son profil agréable. J'ai les cheveux fort bruns et très-avantageusement placés , le front un peu élevé et d'une forme régulière , les sourcils noirs et bien arqués , les yeux à fleur de tête , grands , d'un bleu foncé , la prunelle petite et les paupières noires. Mon nez , ni gros , ni fin , ni court , ni long , n'est point aquilin , et cependant contribue à me donner la physionomie d'un aigle. Ma bouche est petite et suffisamment bordée ; mes dents sont saines , blanches et bien rangées ; mon menton est bien fait , et mon col bien pris , quoiqu'un peu court. J'ai les bras , les mains , les doigts , les ongles même , dessinés comme les auroit une fantaisie de peintre. Venons à présent à ma physionomie , puisque , grâce au ciel , j'en ai une. Elle annonce plus de contentement que de gaieté , plus de bonté que de douceur , plus de vivacité que de malice , plus d'ame que d'esprit. J'ai le regard accueillant , le maintien naturel et le sourire sincère. D'après ce portrait , qui est pourtrait bien le mien , vous allez me croire belle comme un ange. Point du tout : je n'ai qu'une de ces figures qu'on regarde à deux fois. Reste un article qui , à mon sens , tient assez à la personne pour qu'on en fasse mention , et que vous-même n'avez pas dédaigné , la façon de se mettre. Mes cheveux composent ordinairement toute ma coëffure ; je les relève le plus négligemment qu'il m'est possible , et je n'y ajoute aucun ornement ; à la vérité , je les aime avec assez d'excès , pour que cela dégénère en petitesse. Comme je suis modeste et frileuse , on voit moins de moi que d'aucune autre femme de mon âge. Rien dans mon habillement ne mérite le nom de parure. Aujourd'hui , pas exemple , j'ai une robe de satin gris , parsemé de mouches couleur de rose ; cela n'est pas brillant , mais cela quadre à merveille avec ma fortune et mon goût. On ne me dira point : *Né pouvant te faire belle , tu te fais riche*. Je ne porte de dorure ni de diamans que dans les cérémonies , et par égard pour la vanité des autres. Voilà , je crois , ce que je puis vous dire de cet individu qui excite tant votre curiosité. S'il est échappé à mes recherches quelque trait caractéristique , ce n'est pas en vérité , la faute de ma bonne foi. Loin d'avoir à me reprocher de vous

cacher quelque chose , je craindrois de vous en avoir beaucoup trop dit , si vous ne m'aviez dit vous-même : *Dites - moi donc comment vous vous habillez , afin que je puisse adresser mon hommage à la personne qui porte votre robe , sans craindre de vous faire infidélité.* Rien n'est si délicat que cette jolie phrase ; mais je trouve que le scrupule vous vient un peu tard ; vous a-t-il arrêté , Monsieur , quand vous avez donné à une demoiselle un lacet que vous aviez fait , et que vous lui avez écrit , à ce sujet , une lettre qui a couru tout Paris ? Où étoit pour lors l'idée de la fidélité que vous reconnoissez me devoir ? croyez - vous que je n'eusse pas fait de cet hommage autant de cas qu'elle en a pu faire ? Non ; mais vous aviez plus de plaisir à le lui offrir qu'à moi. C'est , selon moi , si vous prenez la peine de m'en donner une , la seule raison recevable.... »

Rien n'est plus élégant que la voiture destinée à l'entrée du Premier Consul à Bruxelles. C'est une berline suspendue sur des ressorts d'une forme nouvelle. Le fond violet est relevé par une guirlande en or mat , qui règne tout autour. L'impériale est couronnée par une galerie en or , formée d'épis de blé , et ayant à chaque angle une renommée sonnante de la trompette. Sur les fonds sont peints , avec une délicatesse charmante , des épis de blé , des instrumens aratoires , et des instrumens des arts. Sur une des portières , la paix , environnée des génies des arts , du commerce , de l'agriculture , prend plaisir à couronner leurs travaux. Sur l'autre , Mars , dans l'attitude du repos , est assis à côté d'un trophée d'armes , élevé sur des drapeaux où se voient l'aigle et le croissant. Le dedans de la voiture est en velours bleu - céleste , orné de crépines en or. Un magnifique morceau de tapisserie forme le tapis de pied. Les bois de la voiture sont vernis en écarlate , rechampis en or mat ; tous les harnois et la soupente sont en maroquin écarlate , brodé en or.

Choix des plus beaux morceaux du *Paradis perdu* de Milton , traduits en vers par Louis Racine et Nivernois ; avec une Notice sur sa vie et l'analyse d'Adisson sur le poème. On y a joint une Notice sur Gai et ses ouvrages , avec trois de ses fables , traduites en vers ; par G. M. Bontemps. 1 vol. in-18 , 1 fr. 50 cent. 1 fr. 80 cent. franc de port , chez l'Auteur , libraire , rue de la Loi , n^o. 760 ; et Debray , libraire , place du Muséum.

M O D E S.

Les chapeaux les plus à la mode sont ceux de sparterie , rayés à côtes par les modistes. Du bord de ces chapeaux , ou de la jonction du bord à la calotte , partent des rubans également espacés , qui viennent en côtes de melon , se réunir à une espèce de bouton en soie , qui forme le centre. Les rubans se portent écrus , c'est-

à-dire , non soyeux , rayés à l'ordinaire. Le nombre des fraises est considérablement diminué ; mais presque toutes les élégantes conservent au col , le petit fichu en sautoir. Ce fichu est ordinairement de percale , fond de couleur , brodé. Pour les soirées fraîches , on a , indépendamment de ce fichu , un schall de six quarts , en percale , également de couleur , ou un schall long , façon de Cachemire , que l'on porte en écharpe. Sur le bord de presque tous les corsages est cousue une dentelle large , qui se rabat. Comme la coquetterie du moment n'attache pas moins d'importance à un dos potelé qu'à une belle gorge , les femmes à prétention ont grand soin de se comprimer les épaules et de tenir leur fichu haut , afin qu'il y ait un grand espace nud entre le fichu et le bord de la robe. (Voyez la gravure , n°. 462.) Le crêpe noir est fort en vogue pour les robes. Si les dos ne sont pas boutonnés du haut en bas , il y a au moins un bouton à la ceinture : on met aussi des boutons sur les bouts de manches. Plusieurs élégantes ont paru avec des chapeaux de sparterie , à très-petit bord , et sans aucune garniture ; d'autres , avec des chapeaux à dessus plat , entièrement couverts de Florence rose et surmontés d'un ficlu en marmotte. Rose , jonquille et amaranthe sont les trois couleurs à la mode.

Voici les changemens qui sont survenus dans le costume des hommes : le chapeau plus petit de bord , quand il est à cornes ; plus grand que de coutume , quand il est rond. Les souliers très-couverts , très - longs et à bec carré , tant soit peu relevé. L'habit à taille plus haute. Les manches ouvertes en dessous se boutonnant avec un seul bouton. La chemise dépassant l'habit de deux travers de doigt. Point de manchettes. La culotte un peu moins large , montant toujours fort haut et boutonnant sur le genou avec trois gros boutons , bien écartés. Au gilet , qui descend assez bas , un seul rang de boutons. La cravatte étroite et peu épaisse.

EXPLICATION DE LA GRAVURE , N°. 486.

La manière dont ce voile est attaché , est à la mode ; mais depuis qu'il fait chaud , on ne voit plus de cornettes sous les voiles. Au lieu de fraise , beaucoup de femmes élégantes se contentent d'un petit frisé de tulle , qui surmonte le fichu.

Les planches 96 et 97 de la Collection de *Meubles et Objets de goût* , viennent de paroître. Sur la planche 96 , sont dix-huit coëffures. Au milieu de la planche 97 est une jardinière , d'une nouvelle forme ; et de chaque côté se trouvent des tabourets en X , à draperie ample.

Tout ce qui est relatif à ce Journal , doit être adressé , porte franc , au citoyen La Mésangère , rue Montmartre , n°. 132 , près celle du Mail , vis-à-vis le café de la Victoire.